

—Sacrebieu ! murmura Gallois, je lui ferai mon compliment tout à l'heure !

Cependant une sonnerie de clairon se fait entendre à l'orchestre et est suivie d'un roulement de tambour.

Le capitaine Gallois aurait tressailli d'aise en tout autre lieu. C'est la première fois qu'il ne vibre pas au retentissement des cuivres.

Florentine apparaît sur la scène. Toute la salle applaudit son artiste préférée, idolâtrée. Et pourtant Florentine, au contraire de ses camarades ne livre rien de sa beauté aux regards des curieux.

Elle est revêtue d'un costume sévère où le noir domine. Elle semble porter le deuil de la patrie. Dans ses mains, un drapeau tricolore, qu'elle tient fièrement et qu'elle chantera de même.

Le capitaine Gallois luttait contre l'émotion, qui, déjà, le gagnait.

—Quelle comédie ! murmura-t-il.

Cette comédie, signée : Villemer et Delormel, avait pour titre : "Notre Drapeau."

Florentine, qui n'avait pas encore aperçu son père, entonna d'une voix vibrante le premier couplet.

Le refrain, Florentine le jeta avec la conviction d'une grande artiste qui se sent en communion intime avec son public. Et tandis qu'à la reprise de la ritournelle, clairons et tambours vibrent sans pouvoir dominer le tonnerre des applaudissements, le capitaine furieux d'éprouver une sorte d'orgueil du triomphe de sa fille, ronchonne entre ses dents.

—Est-ce possible de se donner ainsi en spectacle !

Florentine entonne le second couplet. Mais soudain, elle pâlit et chancelle. Sa voix s'éteint au fond de la gorge. On la croit en proie à quelque indisposition subite, et le silence règne dans la salle.

Florentine a aperçu son père, qui la fixe et dont le visage sévère exprime l'indignation. Sous ce regard où elle a vu le mépris, devant ce visage vénéré où, au lieu de l'amour paternel, éclate le reproche, l'artiste perd toute son inspiration.

Une crainte instinctive la paralysait, et c'est à grand-peine qu'elle parvint à entonner le dernier refrain, au moment même où son fiancé prenait place aux dernières loges, avec Médéric, ses sœurs et le fringant Houdaille.

Elle quitta la scène, tête basse, comme si elle se sentait réellement coupable, elle, l'artiste convaincue, l'interprète de la patrie en détresse ! Et les applaudissements de ses fidèles la rappellèrent quand même. Tous semblaient lui dire : "Tiens ferme ton drapeau, Florentine ! laisse passer l'orage !"

C'est ainsi qu'elle interprétait leur indulgence ; car elle avait été au-dessous d'elle-même, et tel qui venait de l'entendre pour la première fois, ne comprenait pas la raison de ses succès.

La ritournelle guerrière s'était tue, remplacée par de vulgaires flonflons. A la chanteuse patriotique avait succédé le pitre costumé en lignard et dont les énormes plaisanteries sur Ramollot mettaient la salle en gaieté et le capitaine Gallois en fureur.

—Ah ! ah ! se disait le vieux héros, elle a baissé le nez, la folle ! Elle ne s'attendait pas à me voir là. J'en ferai ce que je voudrai ; je la ramènerai à la maison comme un petit toutou. Je lui ferai comprendre l'énormité de sa conduite. Et elle restera chez moi jusqu'à ce que je la marie avec un officier assez amoureux d'elle pour oublier son passage au Palais des Merveilles.

Mais il importait, avant tout, de ne faire aucun scandale dans un pareil établissement. Le capitaine Gallois se résigna à attendre la fin de la représentation pour aller chercher sa fille.

Il avait consulté le programme et savait qu'elle devait chanter une seconde et dernière fois de la soirée, vers dix heures. Il se promettait de descendre avant la fin de cette "machinette", résolu à se poster à l'entrée des artistes et à barrer toute retraite à Florentine. Il croyait triompher, le capitaine Gallois ; il était loin de se douter qu'il aurait dans un instant affaire à plus fort que lui.

C'est le tour de Florentine, dont le nom est acclamé. Le violoncelle gémit, le hautbois exhale une longue plainte, et les trilles de la petite flûte, succédant à des roulades, imitent le chant d'un oiseau.

L'artiste entre en scène. Elle ne semble pas se ressentir de sa défaillance. La résolution est peinte sur son visage. Elle ne baisse plus les yeux, comme tout à l'heure, en quittant la scène. Elle a promené son fier regard sur ses fidèles.

Durant un quart de seconde, ses yeux se sont arrêtés sur ceux de son père. Et le père qui y voyait encore très clair, avait senti, dans ce regard, comme un défi. Florentine semblait lui dire :

—Je suis majeure, et si ça ne te plaît pas que je chante pour le peuple, tant pis ! rien ne t'obligeait à venir au Palais des Merveilles.

Le capitaine Gallois croisa les bras et fixa l'enfant qui avait la prétention de lui résister.

—Je te briserai ! se disait-il ; j'en ai brisé des plus durs que toi ; tu ne m'en imposeras pas avec tes grands airs de cabotine ! L'audra bien que tu rentres au giron !

Florentine commença avec un sentiment exquis de la nuance la fameuse chanson : les "Hirondelles françaises", des mêmes auteurs que celle de "Notre Drapeau" et non moins populaire.

Dès le premier couplet, le capitaine Gallois éprouva un je ne sais quoi qui le mettait en rage et qui, pourtant, lui pinçait avec vigueur la corde patriotique. Elle vibrait, cette corde, elle vibrait quand même ! Le héros avait beau regimber contre son émotion, il était pris et bien pris, Florentine le voyait clairement, et cette découverte était le plus beau triomphe de sa carrière artistique.

Dans ce palais il n'y avait d'autre merveille que la fiancée de Jean, vous n'auriez pas entendu chuchoter pendant qu'elle chantait. Les garçons de service s'arrêtaient dans les couloirs, plateau en main, les yeux tournés vers l'étoile. Des fumeurs laissaient éteindre leur cigare sur le rebord de la tablette aux consommations.

Personne n'en perdait une bouchée, pas même le capitaine Gallois. Une larme d'attendrissement perlait aux yeux du héros. Il l'essuya d'un geste sec du revers de sa main. Il avait peur du ridicule ; mais, à cet égard, il se rassura bien vite en constatant que tous, femmes, filles, enfants, vieillards, garçons limonadiers et jusqu'au marchand de programmes, avaient, comme lui, la larme à l'œil. Pleurer pour une chanson, c'est un peu fort tout de même ! Une chanson de café-concert !

—Elle me le payera tout à l'heure, se disait le terrible capitaine Gallois.

C'est égal, il ne songeait plus à s'en aller avant la fin de cette satanée chanson. D'abord, comment quitter sa place au milieu de ce silence solennel ! On était serré comme sardine en boîtes, au Palais des Merveilles ! On n'y avait même pas la permission de tousser.

Si quelque malheureux enrhumé se mouchait bruyamment, on le rappelait à l'ordre par des chuts énergiques. Mais ce n'étaient pas seulement ces raisons toutes matérielles qui retenaient à son fauteuil le capitaine Gallois : il voulait entendre la chose jusqu'au bout.

—Patience ! prétendait-il encore, c'est la dernière fois que je me laisserai pincer chez les cabots ; car elle ne chantera plus—. Je lui interdirai de chanter.

Pauvre homme ! Comme si l'on pouvait empêcher la cigale de donner ses sérénades à la nuit, le rossignol de peupler de roulades la solitude du fourré.

Chante, Florentine, c'est ton droit, c'est ton devoir, puisque l'on t'écoute avec ivresse, puisque l'on t'applaudit avec frénésie.

Toute la salle, debout, frémissante, acclamait l'artiste. Croyez-vous que le capitaine Gallois soit resté assis ? Non, non, vous ne le croyez pas. Il s'était levé comme les autres, et sa haute taille dépassait de beaucoup celle de ses voisins.

Mais ce qui vous étonnera peut-être, c'est qu'il applaudissait, à lui tout seul, plus fort qu'une troupe de claqueurs. Oui, il applaudissait, et de bon cœur. Tant et si bien que, quelques instants après, posté devant la sortie des acteurs, et voyant arriver Florentine, il lui ouvrait ses bras dans lesquels elle se précipita.

—Tu as été superbe, lui dit-il ; seulement... tu vas venir avec moi à la maison.

—Après de Cécile ?

—Oui, de Cécile, qui est toute disposée à faire la paix avec toi, de Cécile, qui est une bonne petite femme. Nous serons heureux tous les trois, et tu n'auras à te préoccuper de rien. Je n'irai plus jamais au café, le soir, et tu nous chanteras de temps en temps les "Hirondelles".

Un rassemblement commençait à se former autour du grognard et de sa fille. Florentine héla un fiacre et tous deux y montèrent.

—Où vas-tu, papa ?

—A la gare d'Orléans, parbleu ! Nous prendrons le dernier train.

—Tu tiens à rentrer cette nuit ?

—Je te crois ! Il faut que je sois debout à cinq heures du matin ; nous attendons le général pour l'inspection. Tu sais que ça ne plaisante pas, l'inspection.

—Eh bien, papa, je vais t'accompagner à la gare et je te mettrai dans le train ; mais ne compte pas m'emmener.

Elle donna l'ordre au cocher, et le fiacre se mit en route.

—Tu partiras, ma fille ! s'écria le capitaine, ou sinon...

Elle l'entoura de ses bras, et, l'embrassant avec tendresse :

—Mon Dieu ! qu'il y a longtemps que je n'ai eu le bonheur d'avoir mon petit papa, à moi toute seule. Et voilà qu'il me fait les gros yeux, la grosse voix. Tu ne vas pas me battre, au moins ?

Le cœur du héros se réchauffait à cet amour filial si simple, si sincère. Il adoucissait le ton de sa voix ;

—Voyons, Titine, tu ne voudrais pas me laisser m'en aller tout seul à la maison ? Cécile t'attend, et...

—Cécile me m'attend pas du tout. Elle est bien trop avisée pour ne pas être certaine qu'à mon âge on ne revient pas, comme cela tout d'un coup, sans un motif impérieux, sur sa décision.

—Alors, le bonheur de ton père n'est donc pas pour toi un motif assez impérieux ?

—Mon père ne serait pas heureux entre sa femme et sa fille.

—Toujours tes idées ! Je t'assure que Cécile y mettra du sien. Tu peux bien, de ton côté, lui faire quelques concessions. Si, en